

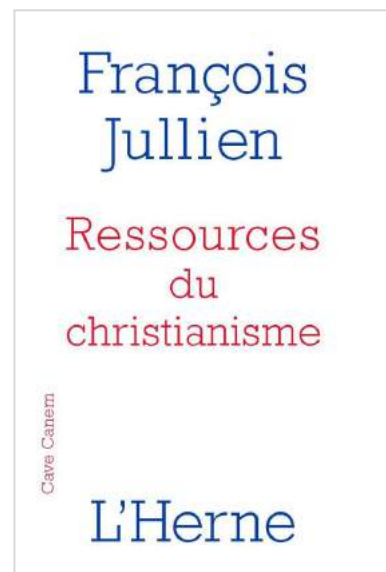
OFC 2018 – 16 mai, n° 19

François Jullien

Ressources du christianisme, éd. de l'Herne, 2018

Le christianisme présente-t-il encore aujourd'hui un intérêt culturel et spirituel ? En réponse à cette question, il faut noter que beaucoup de politiques et d'intellectuels se préoccupent des racines chrétiennes de l'Europe et de la France. Mais certains pensent que le christianisme est désormais à reléguer au musée des accessoires démodés. Le christianisme, qu'a-t-on encore à en faire ?

D'autres, en revanche, mettent en valeur les « ressources » du christianisme à redécouvrir et à déployer. Le moment est sans doute venu, comme le fait le philosophe François Jullien dans un texte magnifique, de « dresser le bilan de ce que le christianisme a fait advenir dans la pensée. Qu'a-t-il apporté, ou bien enfoui, en termes de *possibles* de l'esprit » (*Ressources du christianisme*, p. 7). Ce texte reprend une conférence prononcée dans le cadre du *Cours méthodique et populaire de philosophie* à la Bibliothèque nationale de France, en mars 2016, ainsi qu'en mai 2016, à l'Université Catholique de Lyon.



François Jullien, helléniste et sinologue, a développé une riche réflexion interculturelle et une philosophie de l'existence. Dans *Ressources du christianisme*, il entend se situer en dehors d'une démarche croyante, mais avec beaucoup de rigueur il fait une lecture très passionnante de l'évangile selon saint Jean.

François Jullien explique tout d'abord le choix du mot « ressources » à propos du christianisme : « "Racine", en reportant le regard en arrière, enterre ; tandis que ressource est productif parce que prospectif. De même, racine est identitaire et, par conséquent, sectaire, tandis que ressource appelle au partage » (p. 30).

François Jullien justifie ensuite pourquoi, dans le développement de sa réflexion sur le christianisme, il donne une sorte de préférence à l'évangile selon saint Jean. Il établit pour cela une comparaison avec les synoptiques et saint Paul. Ceux-ci se sont prononcés sur la nouveauté du christianisme. Marc rappelle qu'il ne faut pas racommer un vieux vêtement avec une pièce neuve ou verser du vin nouveau dans la vieille outre. Saint Paul préconise de dépouiller le « vieil homme » et revêtir le nouveau. Traiter de « nouveauté » suppose que l'on prononce un jugement sur la marche de l'histoire, que l'on signifie une rupture. Comme le fait Paul lorsqu'il compare l'ancien et le nouvel Adam.

Il n'en est pas de même pour Jean qui s'attache à penser le christianisme comme un événement inouï, comme un surgissement plutôt qu'une coupure. Les philosophes grecs pensaient le devenir d'un événement en rapport avec l'être qui est l'intemporel, l'éternel. Pour eux, le devenir toujours fatalement voué à la génération et à la déperdition est sans consistance propre.

Jean connaît cette conception grecque de l'être et du devenir mais dès son *Prologue* (Jn 1, 1-18) il apporte une originalité. Il montre que le devenir est le lieu et la possibilité d'un événement. Il n'oppose donc pas,

comme les philosophes l'ont fait, l'être et le devenir, mais il les accouple. « Était » et « devint » se succèdent : « Au commencement était le Verbe... » (v.1) ; « Tout devint par lui et rien de ce que devint ne devint sans lui » (v. 3). Le verbe *egeneto* est un aoriste qui signifie *advenir*. Jean dit qu'un avènement un possible. Tout au long du *Prologue*, c'est ce *egeneto* qui est répété. « Advint un homme envoyé par Dieu » (v.6) ; « Le Verbe advint chair » (v. 14) ; « La grâce et la vérité sont advenues par Jésus Christ » (v. 17). Jean ne confond pas ces deux modalités de « l'être » et du « devenir », mais il les répartit soigneusement.

C'est en ce sens qu'il faut comprendre la parole de Jésus, en Jn 13, dans le récit du lavement des pieds : « Je vous le dis à présent, avant que l'événement n'advienne, afin que quand il adviendra, vous croyiez que "Je Suis" » (Jn 13, 19). Il y a bien précédence de l'être par rapport au devenir, mais sans coupure dualiste entre les deux. Pourtant un événement n'est-il pas un résultat, ne procède-t-il pas toujours de ce qui précède (les Grecs aimaient penser en terme de causalité) ? Pour Jean l'événement fait surgir du complètement inédit. Un nouveau jour peut se lever. L'événement Christ peut tout changer, l'impossible devient possible. L'événement est décisif même si on ne l'aperçoit pas d'emblée : « Au milieu de vous se tient un homme (le Christ) que, vous, vous ne connaissez pas » (Jn 1, 26).

François Jullien souligne un autre aspect : Jean, dans son évangile, fait une distinction importante entre « être en vie » et « avoir en soi la vie ». Cela correspond à deux mots grecs différents. « Être en vie », c'est être animé, posséder le souffle de vie. Ce qui s'appelle *psuché* en rapport avec le *nephesh* hébreu.

« Avoir en soi la vie » c'est avoir la vie en sa plénitude. C'est ce que Jean appelle *zôé*. On retrouve cette distinction dans l'épisode du bon berger (Jn 10) qui donne (dépose, sacrifie) sa vie (*psuché*) pour ses brebis et qui est prêt à mourir pour elles afin qu'elles aient la vie en abondance (*zôé*).

Jean joue sur les mots lorsqu'il fait dire à Jésus, au chapitre 12, 25 : « Qui aime sa vie (*psuché*) la perd et qui hait sa vie (*psuché*) en ce monde la garde pour une vie (*zôé*) qui ne meurt pas.

C'est la clé de compréhension de tout l'évangile de Jean lorsqu'il dit qu'il a écrit « pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et que, croyant, vous possédiez la vie (*zôé*) en son nom » (Jn 20, 31).

C'est vraiment le dernier mot de la pensée de Jean. Car « avoir en soi la vie » est ce qui définit Dieu, aussi bien que son Fils, et les lie l'un à l'autre : « Comme le Père a en soi la vie, de même il donne au Fils d'avoir en soi la vie » (Jn 5, 21).

Pour François Jullien, cette question de la vie surabondante est « tombée aujourd'hui, par retrait contemporain du religieux, sous la coupe de ce que l'on appelle le "Développement personnel" mêlant des conseils d'hygiène à de la spiritualité à bon marché et faisant son commerce de ce qui n'est plus ni l'un ni l'autre » (p. 59).

François Jullien invite alors à lire le récit de la Samaritaine avec la clé de la vie surabondante (p. 63). Dans son dialogue avec cette femme, Jésus demande l'eau du puits pour combler sa soif, pour son « être-en-vie » mais en retour Jésus donne l'eau vivante : « Jésus lui répondit : "Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : donne-moi à boire, c'est toi qui aurais demandé et il t'aurait donné l'eau vivante (*zôé*)" » (Jn 4, 10). Cette eau deviendra (*egeneto*) source jaillissant en vie éternelle (*zôé aiônios*). « Les paroles que je vous dis, poursuit le Christ dans Jean, sont esprit et sont vie (*zôé*) » (Jn 6, 63).

Le livre de François Jullien mérite une grande attention. Il n'est pas banal qu'un philosophe de renom comme lui puisse affirmer que le christianisme a aujourd'hui dans notre Europe sécularisée une fécondité spirituelle et culturelle.

† Hubert Herbreteau